

1 INTRODUCTION

1.1 GÉNÉRALITÉS

Le présent travail de description morphosyntaxique de la langue dzùngoo fait suite et complète la première esquisse phonologique que nous avons déjà présentée comme mémoire de D.E.A. en 2003. Y sont inclus une description des principaux traits phonologiques segmentaux et suprasegmentaux ainsi qu'une description des principaux traits de la morphosyntaxe de la langue **dzùngoo** aussi appelée **samogho**. Les données empiriques ayant été recueillies dans la ville de Samogohiri, il est entendu que le système ici décrit sera plus particulièrement celui du dialecte de Samogohiri.

Le terme **samogho** se réfère aussi bien à la langue qu'aux membres de plusieurs ethnies différentes au Burkina Faso et au Mali. Le terme, qui vient du **bambara**, est surtout utilisé par les voisins de ces ethnies pour les désigner ou désigner leur langue. Cette confusion a depuis longtemps été relevée par Mary Lynn Morse (Morse, 67)¹ qui a, en particulier, établi la différence entre la langue **samogho** parlée à Tougan (Burkina Faso), le **san**, et celle parlée à Samogogouan. Elle a aussi établi que la langue parlée dans les environs de Tougan ne sort pas du même tronc linguistique que celle parlée dans le KénéDougou. Il est intéressant de noter, malgré tout, que les enquêtes linguistiques sur les différentes langues **samogho** parlées au Burkina Faso et au Mali montrent toutes que les locuteurs de ces langues se considèrent frères des locuteurs de toutes les autres langues appelées **samogho**, formant ainsi un seul grand peuple ou ethnie qu'ils appellent eux-mêmes en **français** ou **bambara**, le peuple samogho (Hochstettler, 95).

Les habitants de Samogohiri appellent leur ethnie Dzùn et leur langue **dzùngoo**. Les traditions de la ville en font remonter les origines à l'association, comme c'est souvent le cas, entre un ancêtre chasseur de l'ethnie syamou nommé Keen ([kɛː]) Traoré et un marabout du Mali nommé Lamine Cissé. La langue commune aux deux aurait été alors le **bambara** et la langue du village serait devenu le **dzùngoo** à la suite d'alliances avec des familles samoghos de la région de Monsonon. Les flux migratoires venant de l'ouest de ce qui forme aujourd'hui la frontière entre le Burkina Faso et le Mali, en particulier de locuteurs de la langue **duungoma** contribueront par la suite à ancrer la langue **samogho** dans ce village. Les traditions orales soulignent ainsi une double origine syamou et duun

¹ Les renvois bibliographiques dans notre travail se feront tous par une note entre parenthèses contenant le nom de l'auteur suivi des deux derniers chiffres de la date de publication de l'ouvrage référencé, suivi éventuellement du numéro de la page où se trouve la citation.

que l'on peut vérifier dans les faits culturels et linguistiques. Beaucoup de coutumes des Dzuuns se retrouvent aussi chez les Syamous (mariage, initiation, cérémonies du do², funérailles,...) et la langue des Dzùùn du Burkina est très proche de celle des Duun du Mali.

1.2 CLASSIFICATION

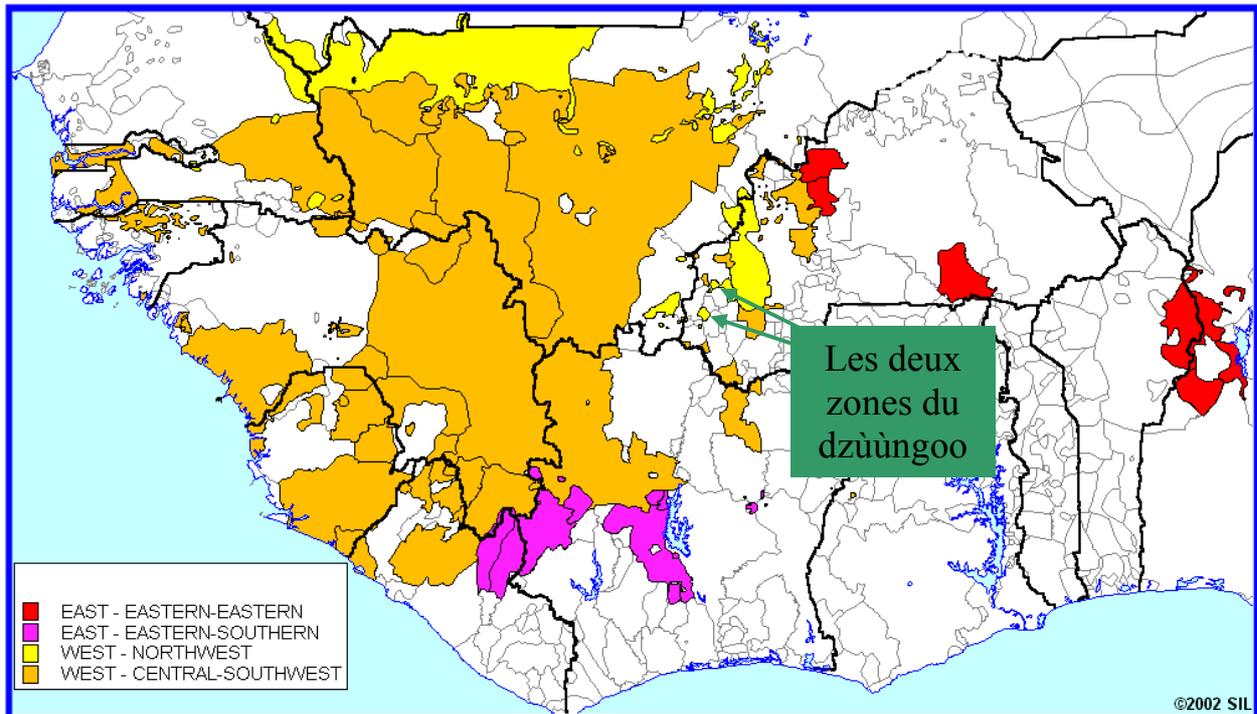


Figure 1 : Carte linguistique des langues mandé³

Le **dzùúngoo** appartient à la grande famille des langues Niger-Congo, au groupe mandé dont une carte linguistique a été récemment dressée (voir carte ci-dessus). Les deux zones de la langue indiquées sur la carte montrent que le dzùúngoo occupe une situation décentrée par rapport à l'ensemble des langues mandé et même un peu isolée par rapport aux autres langues mandé de la sous-région. A l'intérieur du groupe mandé, les classifications ont longtemps hésité faute de données empiriques suffisantes. Jusqu'à récemment (Dwyer, 89) elles plaçaient le **dzùúngoo** avec le **seeku** ou **sembla** dans une branche du sous-groupe mandé-ouest voisine de la branche commune du **bozo** et du **soninke**, elle-même distincte des branches mandé sud-ouest et mandé nord-ouest. Les enquêtes intensives de ces dernières années et les analyses de corpus plus conséquents ont permis d'affiner la classification, même si les avis des spécialistes divergent sur les détails.

² Le do est un fétiche agraire dont les cérémonies se déroulent avant le début des travaux de la saison des pluies, vers les mois de mars ou avril. Le nom do vient du jula : lo "masque".

³ Cette carte provient du site Internet de la SIL sur l'URL à l'adresse <http://www.sil.org/SILESR/2000/2000-003/>. Avec permission. Les indications en anglais de la légende signifient : couleur rouge = EST – ORIENTAL-

La SIL, qui a effectué une grande partie des enquêtes, a publié récemment une nouvelle classification selon laquelle le **dzùùngoo** est issu de la branche ouest des langues mandé, à partir d'une branche nord-ouest d'où est issue une ramification Soninke-Dzuun. De cette ramification sort une autre ramification Dzuun-Seeku de laquelle le dzuun constitue un ensemble de langues dont le dzùùngoo fait partie au côté d'autres langues de la sous région.

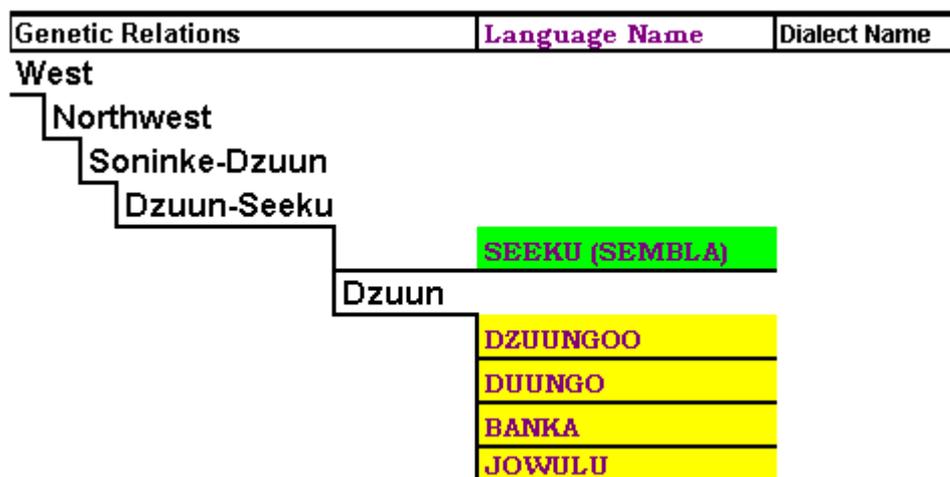


Figure 2 : Filiation génétique du dzùùngoo dans le groupe mandé⁴

Raimund Kastenholz, dont les travaux (Kastenholz, 96) avaient servi à établir cette classification, a récemment publié une nouvelle adaptation de cette classification (Kastenholz, 03a&b).

1. MANDE OUEST

1.1 Nord-ouest

1.1.1. Duun-Bòbò

1.1.1.1. Duun-Jò

1.1.1.1.1. Duun-Seenku

1.1.1.1.1.1. Agglomérat Duun (“Samogo”)

1.1.1.1.1.1.1. Duun

1.1.1.1.1.1.2. Dzuun-Yiri ← correspond au dzùùngoo

1.1.1.1.1.1.3. Kpan

1.1.1.1.1.1.4. Banka

1.1.1.1.2. Seeku („Sembla“)

1.1.1.1.2. Jò (“Samogo”)

1.1.1.2. Bòbò

1.1.2. Soninke-Boso

1.1.2.1. Soninke

1.1.2.2. Boso (Xan, Tie, Tiema, Sorogama)

ORIENTAL, violet = EST – ORIENTAL-MERIDIONAL, jaune = OUEST – NORD OUEST, orange = OUEST – CENTRAL-SUD OUEST.

⁴ Ce tableau provient du site Internet de la SIL sur l'URL à l'adresse http://www.sil.org/SILESR/2000/2000-003/dzuun_seeku.htm. Avec permission. Cette classification est une adaptation de Kastenholz (1996), où l'on pourra se reporter pour l'ensemble des données classificatoires du groupe mandé. Les indications en anglais signifient : Genetic Relations = relations génétiques, Language Name = nom de la langue, Dialect Name = nom du dialecte, West = ouest, Northwest = nord-ouest.

Nous reproduisons ci-dessus, avec son aimable autorisation, la totalité de la branche mandé nord-ouest.

Si les deux classifications divergent sur le degré de proximité génétique entre le dzùungoo et le soninké d'une part et entre le dzùungoo et le bobo d'autre part, en revanche, elles s'accordent à reconnaître sa place au dzùungoo dans un groupe de langues traditionnellement connues sous le nom de samogho et ainsi dénommée par les autres ethnies voisines.

La carte linguistique ci-dessous établie par la SIL⁵ donne une idée de la distribution de la plupart des villages dzùùn et de leur situation par rapport aux ethnies voisines.

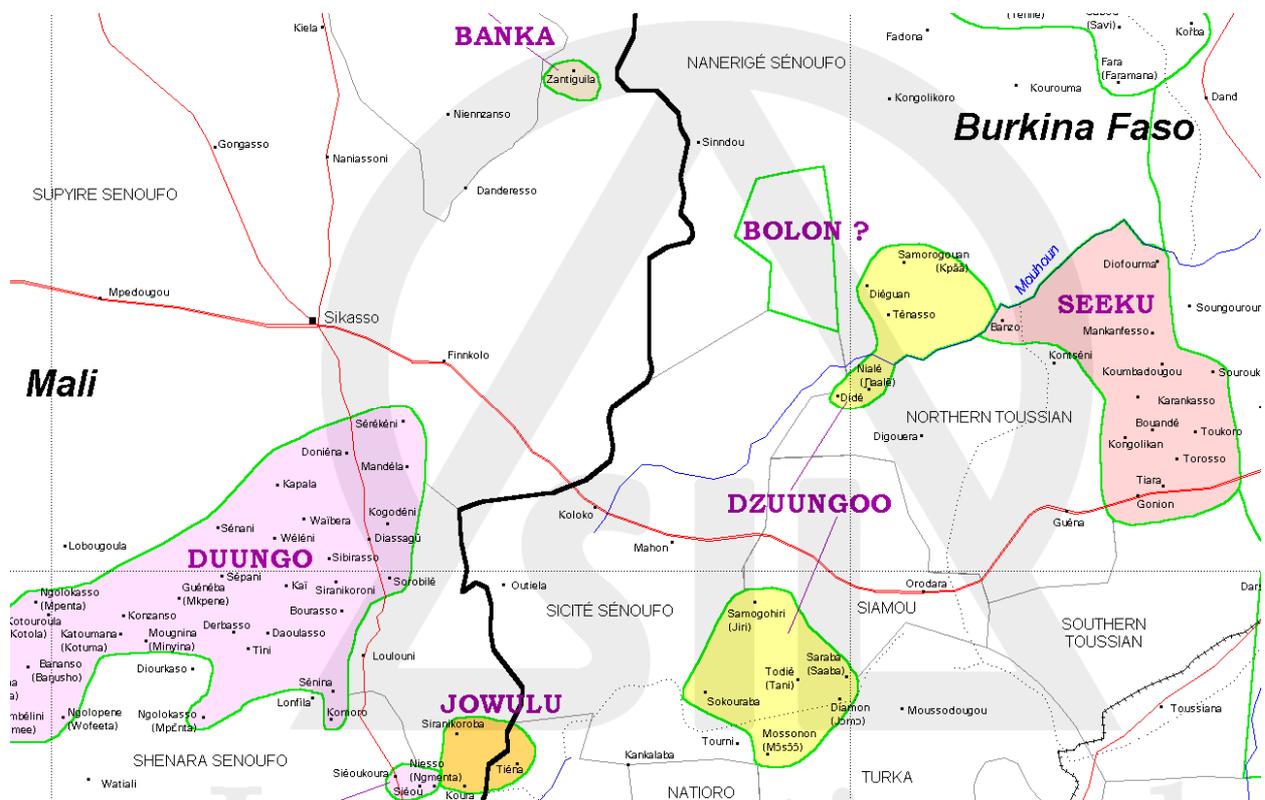


Figure 3 : Carte linguistique des parlers samogho

La carte fait bien apparaître les deux zones d'implantation des villages dzùùn au sud et au nord en jaune clair. Les autres langues du groupe samogho qui nous intéressent sont le **duungo** ou **duungoma** en mauve, le **jowulu** en jaune plus foncé, le **banka** en rose clair et le **seeku** en rose plus foncé. La langue **kpan** qui apparaît dans la classification de Kastenholtz est en fait le parler de Samogogouan qui correspond à la partie supérieure de la zone dzùungoo du nord en jaune sur la carte.

⁵ Cette carte provient du site Internet de la SIL sur l'URL à l'adresse http://www.sil.org/SILESR/2000/2000-003/Mande_Language_Family:_Map_of_West_Northwest_Soninke-Dzuun_Dzuun-Seeku.htm . Avec permission.

Mis à part le **duungo** du Mali, la langue la plus proche du **dzùùngoo** est la langues des forgerons des ethnies avoisinantes, **toussian**, **syamou**, **turka**. Il s'agit d'une langue utilisée par la caste des forgerons de ces ethnies qui a certainement des origines communes avec la langue des Dzùùn. D'un point de vue lexicostatistique, le **duungo (ou duungoma)** du Mali et la langue **forgeron** sont plus proches du **dzùùngoo** que le **banka** du Mali ou le **jowulu** du Burkina Faso et du Mali ou le **seeku (semba)** du Burkina Faso.

1.3 ETHNOGRAPHIE

1.3.1 Activité économique

Les Dzùùns sont principalement des cultivateurs. Les activités agraires sont très variées : culture des céréales comme le fonio, le petit mil, le maïs, le sorgho, des tubercules comme la patate douce ou l'igname, mais aussi des condiments comme le gombo. Des vergers ont aussi été développés depuis plus de cinquante ans, vergers d'agrumes, de mangues, et d'anacardes plus récemment. Le karité est exploité pour la fabrication de l'huile à partir des noix, puis pour la confection du savon. Le néré est aussi exploité pour la confection du soubala (ingrédient de sauce riche en protéines) à partir des graines extraites des gousses. Le coton aussi a été cultivé depuis longtemps pour subvenir aux besoins en textile de la communauté.

Les différents artisanats traditionnels sont aussi représentés dans la société dzùùn. Ainsi le coton est traité depuis le filage, surtout assuré par les vieilles femmes, jusqu'au tissage assuré par certains hommes. Les forgerons dzùùns ont la réputation d'avoir fondu le minerai de fer sur les collines de Samogohiri. Les forgerons aujourd'hui ne s'occupent plus que de fabriquer les outils de culture à partir d'objets en fer qu'ils transforment. Les cordonniers forment une caste à part mais font aussi partie de la communauté.

Il n'existe pas de caste de griots. Les poteries sont achetées au marché ainsi que les travaux de vannerie. Les ethnies voisines sénoufo, siamou et turka ont développé ces artisanats et en font le commerce les jours de marché.

Le commerce est une activité importante dans la société dzùùn. Il n'est pas rare qu'un cultivateur soit aussi commerçant dans son temps libre. La semaine des Dzùùns compte cinq jours qui correspondent chacun à un jour de marché de la région, celui de Samogohiri, celui de Saraba, celui d'Orodara (qui est une ville Syamou), celui de Moussodougou (qui est une ville Turka) et celui de Nialé. Ce

calendrier, partagé avec deux villes non dzùùns, témoigne de la part importante des activités de commerce dans la vie des Dzùùns.

1.3.2 Écosystème

Les Dzùùns vivent dans la province du Kéné Dougou dans une des régions les plus élevées du pays à une altitude voisine de 500 mètres. Le milieu naturel est celui de la savane boisée. La pluviométrie y est assez abondante et plusieurs rivières arrosent la région, rendant les cultures possibles sur une période s'étalant de juin à novembre.

1.4 DÉMOGRAPHIE

1.4.1 Locale

Les Dzùùns du Burkina Faso résident dans une dizaine de villages des départements de Samogohiri, de Kangala et de Samogogouan dans la province du Kéné Dougou et dans deux villages de la province de la Comoé. Il s'agit des villages de Monsonon [mõsõ:]⁶, Diomou [jõmõ], de la province de la Comoé, et de Todié [tani], Sokouraba [gbõtse], Saraba [sɑ:ba], Samogohiri [jiri], Diolé [gbele], Nialé [nɑ:lẽ] ,Samogogouan [kpã:], Diégouan, Ténasso dans la province du Kéné Dougou. Selon le recensement de 1985, il y aurait 12.183 Dzùùns répartis dans 10 villages.

Les deux tiers de la population dzùùns se répartissent dans les deux villes de Samogohiri et Samogogouan qui sont toutes deux des préfectures. Le reste de la population se répartit autour de ces deux centres administratifs dans des villages de moins de 500 habitants.

1.4.2 Autres groupes

Ainsi qu'on peut s'en rendre compte sur la carte de la Figure 3, les villes et villages dzùùns sont tous entourés de villages d'autres ethnies de la région. Les villes et villages de la zone sud sont voisins de villes et villages sénoufos sicité ou tagba à l'ouest, julas et syamous au nord et au nord est, et turkas au sud et à l'est. Les villes et villages de la zone nord sont voisins de villes et villages bolons au nord

⁶ Les noms des villages sont donnés dans leur orthographe officielle et, entre crochets, dans leur prononciation locale qui se démarque parfois de la forme graphique. Ces différences remontent à l'époque coloniale où l'onomastique se faisait par l'intermédiaire d'interprètes (le plus souvent jula ou bambara) qui avaient leur propre dénomination pour chaque lieu enregistré par les administrateurs coloniaux.

et à l'ouest, toussiens du nord au sud ouest et au sud, syamous au sud et sénoufos nanergues au nord. On rencontre des campements peuls aux alentours de chaque implantation dzùùn.

1.4.3 Interaction

À cause de la proximité géographique de tous ces différents groupes ethniques, les interactions sont plutôt fréquentes. Samogogouan et Samogohiri sont connues dans toute la province pour leur marché, tous les cinq jours à Samogohiri et hebdomadaire à Samogogouan. Les villages voisins fréquentent assidûment ces deux marchés. Des camions sont même affrétés depuis Orodara, qui est le chef lieu de province, pour transporter biens et personnes à ces occasions.

Les mariages inter-ethniques, sans être très fréquents, ne sont pas interdits, si ce n'est pour les Bolons pour lesquels nous avons entendu de nombreuses restrictions chez plusieurs personnes.

Il existe des alliances entre familles dzùùns et turkas de villages voisins. Ces alliances impliquent des engagements fermes dans les domaines des célébrations rituelles civiles (naissances, mariages et décès) et de l'entraide.

Les Dzùùns partagent avec les Syamous des célébrations rituelles d'ordre religieux. Les échanges sont aussi nombreux aux moments des célébrations de fétiches tels que le do ou lo.

1.5 SITUATION SOCIOLINGUISTIQUE

1.5.1 Multilinguisme

À cause de la situation multilingue, pluriéthnique de la région des Dzùùns, une langue s'est depuis longtemps imposée comme langue de commerce, il s'agit du **jula**, une variété de la langue **bamanakan** parlée au Mali qui se rapproche du **julakan** parlé en République de Côte d'Ivoire. Les enfants dzùùns sont très tôt exposés à cette seconde langue. Cette situation fait qu'à partir de l'âge de 10 ans, très peu sont monolingues, autant parmi les filles que parmi les garçons. Les hommes étant, en moyenne, plus exposés que les femmes aux contacts avec les étrangers, on peut dire que le bilinguisme **jula** sera plus vivace chez les hommes que chez les femmes et que cette tendance s'accroît avec l'âge.

1.5.2 Contextes d'usages linguistiques

L'enquête sociolinguistique de 1983 citée plus haut a montré que le niveau de bilinguisme en jula était très élevé dans tous les villages dzùùns visités. Cependant, c'est le **dzùùngoo** qui est le plus utilisé dans tous les domaines d'activité de la vie quotidienne. Ce n'est que dans les relations avec les non-Dzùùns qu'on utilise le **jula**. Les Dzùùns estiment hautement leur langue même si les jeunes aujourd'hui auraient tendance à la simplifier par des emprunts au **jula**. Les emprunts au **jula** ne sont pas nouveaux. Le phénomène remonte à l'islamisation de la région au début du 20^{ème} siècle. Il serait en fait plus juste, pour certains termes, de parler d'emprunts à l'arabe par l'intermédiaire du **jula**. Ceci dit, il est nécessaire de rappeler que le **jula** est aussi une langue mandé ouest. Beaucoup de mots des deux langues ont en effet une origine commune qu'il est quelquefois aisé de reconstruire.

1.5.3 Vivacité de la langue

Même si le **jula** prend une place de plus en plus importante dans les habitudes de communication de la communauté dzùùn, la grande majorité des enfants continue d'apprendre le **dzùùngoo** comme première langue. Il y a bon espoir que les enfants qui naissent aujourd'hui dans les foyers dzùùns et qui grandissent dans leur communauté passeront leur langue à leurs enfants.

Le **jula** est depuis longtemps la langue du commerce chez les Dzùùns. Une des conséquences est que le système numéraire traditionnel est en train de disparaître. Système à base vingt, avec quatre-vingt comme limite des dizaines, il convenait au commerce des cauris, mais se prête mal à la conversion au système décimal des systèmes monétaires modernes. Peu nombreux sont les anciens qui peuvent encore compter au-delà de quatre cents.

L'échange commercial est donc le contexte social de prédilection pour l'utilisation du **jula** avec pour conséquence que le système numéraire traditionnel n'est plus enseigné aux enfants. D'une manière générale, le **jula** est perçu comme un moyen de simplifier la communication. Et nous observons un élargissement des domaines d'usage du **jula** dans nombre de familles avec pour effet de rendre de plus en plus commun le bilinguisme des enfants en bas âge.

La simplification de la communication apportée par le **jula** se fait ressentir jusque dans la cellule familiale. D'autres facteurs vont faire pression sur le jeune apprenant du **dzùùngoo** pour l'encourager à utiliser le **jula** plutôt que sa langue maternelle.

Les régions de Samogohiri et de Samogogouan sont des régions accueillantes pour nombre de cultivateurs déplacés d'autres régions du pays moins arrosées. Tous ces "étrangers" utilisent le **jula**

pour communiquer avec leurs voisins. Les villages dzùùns deviennent de plus en plus mélangés ethniquement rendant de plus en plus commun l'usage du **jula**.

1.5.4 Emprunts

Le **jula** étant la langue seconde de la quasi-totalité de la population, un grand nombre de termes ont été empruntés à cette langue. La place occupée par le **jula** dans la communication quotidienne en fait un réservoir inépuisable de mots d'emprunt. Ainsi, le système numéraire du **jula** se prête-t-il mieux aux transactions en cfa que le système du **dzùùngoo**.

Les chiffres du **dzùùngoo** jusqu'à vingt neuf sont encore familiers aux locuteurs de la langue. Cependant, à partir de trente, les multiples de dix sont plus simples à utiliser en **jula** qu'en **dzùùngoo**. Le système du **jula** est un système décimal alors que le système du **dzùùngoo** se rapproche plutôt d'un système vingésimal qui ajoute encore une syntaxe numéraire relativement complexe.

La complexité du système **dzùùngoo** l'a peu à peu poussé à l'oubli. Aujourd'hui, les termes pour les multiples de dix, cent et mille en **jula** sont plus largement utilisés que leurs équivalents en **dzùùngoo**.

L'autre domaine sémantique dans lequel on trouve le plus de mots d'emprunt au **jula** est certainement le domaine religieux. Plusieurs concepts d'origine musulmane sont entrés dans le langage courant par l'intermédiaire de la prédication en **jula** faite à la mosquée ou en public lors des rites de naissance, de mariage ou de funérailles. Il va sans dire que la plupart de ces termes sont d'origine arabe.

Dzùùngoo	jula	
àrìjíné	àrijana	"paradis"

Le domaine de l'administration et de l'organisation civile a aussi fourni une grande quantité de termes.

Dzùùngoo	jula	
màsā	màsa	"roi / chef"
màrà	màra	"région"

Plusieurs termes de la vie courante ont des formes très proches de formes jula, et il n'est pas aisé de savoir s'ils proviennent d'un même tronc linguistique commun, dzùùngoo et jula ayant évolué à partir d'une même langue souche, ou s'ils ont été introduits dans la langue depuis suffisamment longtemps pour avoir évolué dans leur forme. Ainsi en va-t-il de nombre de monosyllabes à voyelle longue, de structure CVV, qui correspondent à des dissyllabes jula de structure CVCV.

Dzùùngoo	jula	
sáá	sara	"tabac"
káá	kèlɛ	"guerre"
sòòn	sòngo	"prix"

S'il est difficile de se prononcer sur ces termes, en revanche, nous avons pu relever des usages de certains morphèmes grammaticaux qui nous font penser qu'ils ont été empruntés. Il s'agit d'un coordonnant et d'un subordonnant dont l'emploi peut en fait être évité par l'emploi de structures complexes juxtaposées authentiquement dzùùns.

Dzùùngoo	jula	
ɲà	nkà	"mais"
nī	ní	"si"

Dans les deux cas, la conjonction est préférée par les locuteurs plus jeunes et par les locuteurs habitués à la conversation en **jula** à l'expression **dzùùngoo** de la concession et de la condition. Normalement, la proposition concessive est juxtaposée à la première proposition, et elle est marquée par l'opérateur adversatif tó "pourtant".

Exemple 1 :

à mún jàū, à tó nā mún tsò wāā
3S 1S voir_ACC 3S pourtant NEG 1S saluer NEG

"il m'a vu, mais il ne m'a pas salué"

Dans le cas de la condition, l'emploi du mode conditionnel est suffisant comme marque de la forme verbale de la proposition subordonnée, pour exprimer la condition sans avoir recours à une conjonction de subordination.

Exemple 2 :

a yē mún jà, à nà mún tsò
3S COND 1S voir, 3S FUT 1S saluer

"s'il me voit, il me saluera"

1.6 DIALECTES

Une étude effectuée au Mali avait déjà signalé (Carlson, 81) que la langue **duungoma**, parlée par l'ethnie Duun, située au sud de Sikasso présente un lexique très proche des parlers du Burkina Faso. On dit d'un quartier de Samogohiri (le quartier de Kakaretsii) qu'il a été créé par un ancêtre venu de la région de Mandéla au Mali, qui est une des villes de la zone duunophone. Il semble même que, jusqu'à aujourd'hui, des hommes de Samogohiri aillent chercher leurs femmes dans certains de ces villages au Mali.

On distingue au Burkina Faso trois poches dialectales majeures qui correspondent à peu près à trois zones géographiques. Le parler de Monsonon à l'extrême sud de la zone méridionale, celui de Samogohiri et de ses environs, au nord de cette zone, et le parler de la région de Samogogouan qui correspond à la zone nord. Ces trois parlers se distinguent par quelques différences dans les réalisations lexicales. Une enquête sociolinguistique effectuée en 1983 (Solomiac, 83) a montré que le degré d'intercompréhension entre le dialecte du nord (Samogogouan) et le dialecte de Samogohiri était très élevé et que les différentes réalisations lexicales sont connues d'un groupe à l'autre et ne posent pas de problème de communication. Il semble, cependant, d'après ce qu'en disent les locuteurs, que le parler de Samogohiri est plus compréhensible pour les gens de Samogogouan que l'inverse.

Une seconde enquête effectuée en septembre 1994 (Hochstettler, 95) est venue confirmer ces faits et établir que le parler de Samogohiri était aussi plus compréhensible pour les locuteurs du parler de Monsonon que l'inverse. Elle a établi en outre que les parlers des trois poches partageaient 87% de leur inventaire lexical.

Une comparaison rapide des lexies des deux parlers de Samogohiri et de Samogogouan révèle quelques régularités dans les différences de réalisations lexicales. Ainsi, on observe une tendance à affriquer à Samogohiri là où Samogogouan a soit une occlusive soit une fricative. Il peut être intéressant de noter que le parler de Monsonon, à l'extrême sud de la zone sud présente les mêmes particularités que celui de Samogogouan.

Samogohiri	Samogogouan	Monsonon	français
dzii	dii	dii	"bouche"
tsun	sun	tuun	"peau"
tsiin	t^hiin	t^hiin	"sang"

Le parler de Samogogouan a aussi tendance à élider les non-obstruantes intervocaliques là où le parler de Samogohiri les garde. On peut poser les correspondances suivantes : CV.CV ou CVV.CV à Samogohiri contre CVV ou CVVV à Samogogouan.

Samogohiri	Samogogouan	français
kuru	kui	"court"
naalen	naai	"quatre"
kperε	kperε	"autre"

A l'intérieur de la zone sud, le parler de Samogohiri occupe une place à part. Il existe une correspondance systématique entre une consonne affriquée alvéolaire [ts, dz] dans le parler de Samogohiri et une affriquée postalvéolaire [tʃ, dʒ] dans les parler des autres villages comme Saraba.

Samogohiri	Saraba	français
dzii	dʒii	"bouche"
tsun	tʃun	"peau"
tsiin	tʃiin	"sang"

C'est le parler de Samogohiri qui a été choisi pour le développement de matériel didactique d'alphabétisation fonctionnelle. Les différences phoniques entre ce parler et celui des autres villages de la zone sud sont suffisamment systématiques pour que les syllabaires aient pu être utilisés avec succès dans trois de ces villages. Nous reconnaissons que le parler de Samogogouan ou kpankagooma reste à part. Les locuteurs de cette ville refusent le terme Dzùùn ou Duun accepté partout ailleurs. Les classifications linguistiques doivent donc nécessairement le faire figurer au côté du dzùùngoo et du dùùn dans une sorte d'agglomérat (cluster) dialectal ou linguistique Duun. Kastenzholz fait figurer dans cet agglomérat le banka du Mali. Avec Djilla & Eenkhoorn (Djilla et ali, 04), nous estimons que la langue forgeron ou kpeego partagée par plusieurs ethnies non mandé du Kéné Dougou devrait aussi figurer dans la liste des dialectes ou langues de cet agglomérat. Nous proposons donc d'ajouter une ligne pour cette langue dans la liste de Kastenzholz.

1. MANDE OUEST

1.1 Nord-ouest

1.1.1. Duun-Bòbò

1.1.1.1. Duun-Jò

1.1.1.1.1. Duun-Seeku

1.1.1.1.1.1. Agglomérat Duun ("Samogo")

1.1.1.1.1.1.1. Duun

1.1.1.1.1.1.2. Dzùùngoo

1.1.1.1.1.1.3. Kpan

1.1.1.1.1.1.4. Kpeego

1.1.1.1.1.1.5. Banka

1.1.1.1.2. Seeku („Sembla“)

1.1.1.1.2. Jò (“Samogo”)

1.1.1.2. Bòbò

1.1.2. Soninke-Boso

1.1.2.1. Soninke

1.1.2.2. Boso (Xan, Tie, Tiema, Sorogama)

1.7 MÉTHODOLOGIE ET DÉMARCHE

La présente description constitue l'aboutissement de plusieurs années de travail d'enquête de terrain. J'ai été aidé et encouragé dès le départ par mon épouse Martine Solomiac. Les premières données phonétiques ont été recueillies sous forme de transcriptions de listes de mots ou de textes enregistrés par nos soins dès le mois de juillet 1987 à notre arrivée à Samogohiri. Nos voisins et amis nous ont spontanément et volontairement servi d'informateurs. Nous avons cependant très vite bénéficié de l'aide avertie d'un informateur, Monsieur Traoré Ali, qui a vite appris à transcrire sa

langue, à enregistrer et transcrire des textes de la tradition orale et nous a aidé à les analyser. Il a été rejoint quelques années plus tard par Monsieur Traoré Fabé qui a apporté une contribution importante au développement de la base de données lexicale sur laquelle repose une grande partie de notre analyse tant phonologique que morphologique.

Cette base de données lexicale a connu, en près de 20 ans, plusieurs révisions et corrections. Elle compte aujourd'hui plus de 2500 entrées contenant des informations tant lexicales que phonétiques ou grammaticales, ainsi que des exemples avec leur traduction en français. Certains de ces exemples, créés par nos collaborateurs, figurent dans le présent travail comme illustrations de certains points de description. Le travail de saisie et d'analyse de ces données a été rendu possible par l'utilisation du logiciel Shoebox, récemment développé sous le nom de Toolbox⁷.

Les fonctions "liste de mot" et "concordance" de ce programme ont permis de faire reposer notre description sur des exemples tirés d'une base de données textuelles contenant 86 textes interalignés et 15 textes bruts. Nous avons aussi vérifié certaines analyses sur une centaine de textes de traduction interalignés.

Le dzùungoo étant une langue tonale, nous avons très vite ressenti le besoin d'écouter de façon intensive des enregistrements de la langue pour essayer de la parler correctement. Nos deux collaborateurs ont tous les deux prêté leur voix à des enregistrements autant didactiques que techniques. Ce sont certains de ces enregistrements qui nous ont permis d'effectuer des mesures instrumentales, grâce au logiciel CECIL plus tard développé sous le nom de WINCECIL (cf. note en bas de page n° 7). Toute la partie tonologique a ainsi pu être facilitée par ces applications informatiques. Avec le développement ces dernières années des logiciels d'analyse acoustique⁸, nous avons pu compléter notre enquête par des enregistrements spontanés de données brutes.

Nous avons tenu à orienter la démarche de notre travail dans une perspective plus que descriptive. Notre souhait est bien entendu d'apporter une contribution à la connaissance des systèmes phonologiques et morphosyntaxiques des langues africaines et en particulier du groupe des langues mandé nord ouest relativement peu étudiées dans leur branche samogho. Toutes ces langues sont des langues minoritaires dont la survie peut tenir, entre autres, à leur valorisation par le développement d'un système d'écriture et d'une littérature écrite. Ce travail descriptif propose de contribuer scientifiquement au développement et à la valorisation de la langue et la culture des Dzùùns.

⁷ Logiciel développé par la SIL dans les années 90. Ce logiciel, ainsi que d'autres tels que WINCECIL sont disponibles et peuvent être téléchargés sur le site de la SIL <http://www.sil.org/>.

⁸ La plupart des graphes que nous présentons comme illustrations dans la partie tonologie de notre travail proviennent d'analyses accomplies grâce au logiciel PRAAT, qui lui aussi est disponible et peut être téléchargé sur le site http://www.fon.hum.uva.nl/praat/download_win.html.

L'immense travail de nos collaborateurs devrait en toute logique aboutir à la publication d'un dictionnaire bilingue dzùngoo – français par lequel justice devrait être rendue à la richesse sémantique du lexique Dzùùn dans ses phraséologismes. C'est ainsi une problématique lexicale qui s'est imposée à notre travail. Selon cette problématique, la définition et la caractérisation des différentes classes de mots en constituent le cœur, la phonologie et la syntaxe apportant un éclairage nécessaire à la structure interne des mots ainsi qu'à leur contribution fonctionnelle à l'énoncé. Nous souhaitons que les jalons posés par ce travail contribueront à la préservation du capital culturel mondial que représentent la langue dzùngoo et ses cousines dùùn, kpangooma, banka et kpeego.

La phonologie (chapitres 2 à 7) et la morphosyntaxe (chapitres 8 à 15) constituent les deux grandes parties de notre travail, chacune étant articulée selon plusieurs axes pertinents à sa discipline.

Notre approche théorique de la phonologie ne s'est pas limitée à un seul modèle. La partie segmentale de la phonologie repose largement sur une approche théorique inspirée du modèle structuraliste fonctionnaliste développé par André Martinet à la suite des travaux du cercle de Pragues (Martinet, 55). Pour la description de la syllabe, du mot phonologique et du système tonal, nous avons fait appel à des approches théoriques moins linéaires (Kaye *et ali*, 84). Le plan de la partie morphosyntaxe s'inspire de celui proposé par Thomas Payne (Payne, 97). L'orientation est donc résolument typologique et fonctionnaliste et les caractérisations typologiques du dzùngoo dans la grande famille mandé sont signalées tout le long de l'exposé, de la phonologie à la syntaxe.

Le mot constituant la base empirique de notre travail d'analyse, le chapitre 2 est consacré à la description des différentes structures syllabiques sous lesquelles le mot phonologique apparaît.

Le chapitre 3 couvre l'axe segmental qui constitue le gros de la description phonologique. Y est fait l'inventaire des phonèmes de la langue selon les différents systèmes fonctionnels et selon leurs réalisations phonétiques. Nous avons, par rapport à notre travail de DEA apporté un soin particulier aux problèmes d'interprétation segmentale de la nasalité et des diphtongues pour lesquels nous pensons avoir présenté, grâce à une approche autosegmentale, des solutions satisfaisantes.

Les chapitres 4 et 5 couvrent l'axe combinatoire, selon lequel les phonèmes sont considérés, non plus dans leur identité propre, mais dans leurs capacités à se combiner entre eux pour former des unités de sens. Au chapitre 4, est exposé comment l'unité intermédiaire de la syllabe peut constituer une première combinatoire des membres des différents systèmes. L'analyse de la seconde combinatoire des phonèmes, celle du mot phonologique, au chapitre 5, nous permet de considérer la construction du mot phonologique comme le résultat de plusieurs jeux de contraintes visant à restreindre la combinatoire des segments entre eux et des syllabes entre elles.

Selon l'axe suprasegmental, le chapitre 6 explore les particularités du système tonal de la langue. Y est fait l'inventaire des tonèmes de la langue premièrement selon une approche comparable à celle de la phonologie segmentale, soit comme un faisceau de traits distinctifs. Le ton est secondement envisagé dans sa combinatoire comme caractéristique de l'unité lexicale de base selon le concept des classes tonales. L'analyse des processus tonals dans le nom et le verbe mettant à jour de nombreux cas d'alternance, notre description du système tonal repose sur une approche plurilinéaire originale que nous n'avions pas pu exploiter au mieux dans notre travail de DEA. Dans la suite de la description de la morphosyntaxe, c'est cette même approche plurilinéaire qui est évoquée pour décrire les particularités tonales de certaines opérations morphologiques.

Au chapitre 7, nous procédons brièvement à la jonction des deux parties de notre travail.

La morphologie du dzùungoo est abordée aux chapitres 8 et 9. Au chapitre 8, elle est considérée dans une perspective typologique générale, dans ce qui fait sa spécificité dans les langues du monde. Au chapitre 9, qui constitue le noyau de ce travail, sont présentées les différentes catégories grammaticales ou classes de mots qui constituent l'inventaire lexical de la langue. La définition et la caractérisation des différentes catégories nécessitent une approche formelle rigoureuse dans l'application de critères morphologiques et syntaxiques plutôt que notionnels. Approche parfois périlleuse qui a besoin d'être modulée, puisque les catégories sont lexicales et donc sémantiquement discrètes. C'est donc, selon une approche fonctionnaliste, par un panachage de critères formels et sémantiques qu'est établie la distinction fondamentale entre noms et verbes, puis entre eux et les autres catégories majeures que sont les adjectifs et les adverbes, puis entre noms et nominaux, puis avec les autres catégories mineures que sont les particules, les adpositions, les conjonctions et les interjections.

Aux chapitres 10 et 11, la description des opérations nominales et verbales forme une sorte de transition entre la morphologie et la syntaxe. Les opérations nominales en effet couvrent à la fois la structure du nom grammatical, avec le système des flexions de détermination, et la structure syntaxique intermédiaire du syntagme nominal. De la même façon, les opérations verbales relèvent à la fois de la structure du verbe fini ou fléchi, avec le système aspectuel, et de la structure de la phrase verbale simple, avec les opérations temporelles et modales couvertes par les particules et les auxiliaires, séparés du verbe, au centre du noyau syntaxique.

Aux chapitres 12 et 13, les relations syntaxiques de prédication sont abordées avec la description de la structure syntaxique des phrases non verbales et verbales. La phrase non verbale présente plusieurs types de schèmes de prédication, nominale, adjectivale et copulaire. La description de la phrase verbale simple renvoie à différents concepts syntaxiques fondamentaux, pertinents pour la

compréhension des structures syntaxiques du dzùùngoo, les rôles syntaxiques et sémantiques, la valence et les fonctions argumentales et non argumentales.

L'interrogation, l'injonction, la négation et les procédés de mise en relief sont abordés au chapitre 14 des structures marquées. La structure non marquée de départ est, bien entendu, la structure déclarative à partir de laquelle les valeurs énonciatives et pragmatiques peuvent être encodées par différents types de marquages morphosyntaxiques.

Le chapitre 15, les structures complexes, clôt ce travail par la présentation des constructions sérielles et des différents types de phrases complexes. La phrase complexe se situe à la limite de la syntaxe et de l'analyse du discours. Avec les structures de dépendance ou de subordination comme les structures relatives, complétives et circonstancielles, nous pouvons toujours exprimer les relations entre formants dans les termes syntaxiques de détermination, d'arguments et de constituants obliques. Avec la coordination, il n'est plus question de dépendance ou de détermination. L'organisation des formants renvoie à d'autres types de relations à mettre en opposition avec celles qui lient entre eux les formants des séquences narratives. La problématique de l'analyse du discours ne sera pas abordée ici.

L'index analytique devrait aider le lecteur à repérer dans les quinze chapitres de ce travail les mentions des termes et concepts clés de la phonologie et de la grammaire du dzùùngoo.

Dans la bibliographie, les ouvrages que nous avons consultés et éventuellement cités sont classés par ordre alphabétique selon le nom des auteurs.